

union prochaine, ou accomplie, si elle ne nous en avertit qu'après. Et peut-être, s'apercevra-t-elle alors qu'après tout, Armand, pour qui elle prétend n'avoir eu aucun regret, ni aucune larme, était moins mauvais qu'elle ne croyait ou qu'elle ne disait.

La téméraire ! a vingt sept ans, jurer qu'elle ne se remariera pas ! J'avoue que je suis un peu sceptique, et de semblables résolutions, surtout quand elles sont affichées avec une certaine affectation, me laissent absolument froid, parce qu'en général elles cachent une disposition adverse qu'on a intérêt à dissimuler, ou un dépit quelconque.

N'allez pas croire maintenant que je dis cela pour Maud. Elle est au contraire parfaitement sincère, quoique légèrement..... comment dirai-je?... légèrement... légère.

Mais, je parle ici en thèse générale : n'est-ce pas que c'est souvent vrai ce que je viens de dire ?

\*\*\*

Nous disions donc que je m'attendais à passer de vie à trépas d'un moment à l'autre quand, il y a quelques jours, j'ai découvert que j'étais aussi idiot que bien portant.

Figurez-vous qu'un beau matin je m'étais aperçu que je crachais le sang.

On a beau être taillé en hercule et se sentir une propension marquée à la longévité, qu'une telle découverte ne laisse pas de vous être très-désagréable. Je n'ai donc pas besoin de vous dire dans quel état cela me mit !

Mais avant de jeter le manche après la cognée, je décidai de consulter la faculté. J'allai voir un médecin spécialiste ; je lui décrivis mon cas, ce que je ressentais, ou plutôt ce que je croyais ressentir : il m'osculata avec un soin extrême et me dit au cours de son examen attentif ces quelques mots foudroyants : "En effet, vous avez quelque chose là qui me paraît anormal ;" (Il désignait, en disant cela, la partie supérieure de mon poumon droit) "mais ça ne sera peut-être rien ; soyez raisonnable !"

Comment, *peut-être rien* ! Comment, *raisonnable* ! Qu'entendait-il par ces paroles ? Il me congédia avant que j'aie pu lui demander des explications. Je partis navré, atterré ; il y avait de quoi : c'était un si grand médecin ! En route j'achetai tous les livres que je pus trouver traitant de la pulmonie, je les entrainai par ruse à la maison et dès cette première nuit, aussitôt que ma femme fut endormie, je me plongeai dans mes bouquins pour y chercher un remède à mon mal épouvantable. A chaque page, à mesure que j'avais dans ma lecture, je me découvrais un tas de symptômes que je ne soupçonnais pas ; j'assimilais mon cas à tous ceux dont je lisais la description ; — j'étais, de plus en plus perdu.

Pour comble de malheur je me mis à maigrir à vue d'œil. Allons ! me dis-je, c'est le commencement de la fin. Tous les matins je me mesurais, je me pesais, je me tâtais et je constatais un dépérissement progressif et rapide : Je me voyais mourir. Et malgré cela il fallait montrer

à tous les miens un visage calme, presque radieux. C'était relativement facile parce que j'avais conservé malgré tout une assez bonne mine ; l'œil n'était pas encore attaqué.

Ce n'est pas de partir qui me coûtait le plus, c'était de partir dans de mauvaises conditions. Quand on a été prévoyant et que l'on a quelque chose à laisser à ceux qui vous survivent il me semble que le sacrifice doit être facile à faire.

Tel n'était pas mon cas. Le jour où je m'étais aperçu que je crachais le sang j'avais immédiatement songé à faire assurer ma vie. Il n'était malheureusement plus temps. Pouvais-je répondre par des mensonges, aux questions qui vous sont posées en pareil cas par les compagnies d'assurances ? Un tel procédé me répugnait trop pour que je l'employasse. J'aurais été obligé de dire ce que j'avais, de parler de la partie supérieure de mon poumon droit et de l'opinion si mal déguisée de l'homme de l'art qui m'avait examiné. Je ne me sentis pas la force de faire cela et voilà pourquoi j'arrivais au terme de ma course, l'âme pleine d'une tristesse indescriptible.

\*\*\*

Je suis né il y a quelque chose comme trente ans, dans le mois de décembre. Vous savez que partout l'anniversaire de la naissance du chef de famille est une grande fête.

Ce matin-là, je me réveillai plus abattu que de coutume ; j'avais pâli une partie de la nuit sur un livre de médecine pour y trouver le remède inespéré. Tout en m'habillant je songeais creux ; je me reportais aux années précédentes à pareille époque, alors que tout était joie et bonheur dans la maison, et le vide que mon départ allait causer, n'en déplaise à Maud, m'apparaissait encore plus effrayant.

Au déjeuner je trouvai sous ma serviette un cadeau superbe : une boîte de magnifiques, razors avec tout le fournil habituel, rien n'y manquait ; il y avait même une très jolie glace que j'allai, séance tenante, accrocher à la fenêtre de mon cabinet de toilette.

Je ne sais pour quelle raison au juste j'avais cessé, depuis un an environ, de me faire la barbe moi-même ; et cependant rien ne m'agaçait comme de me laisser tripoter le menton tous les jours par un de ces nègres à mains et visage huileux qui vous rasent passablement peut-être, mais dont les attouchements me faisaient bondir, surtout dans l'état de surexcitation nerveuse où je me trouvais permanemment grâce à ma terrible maladie.

Le cadeau de ma chère femme me fit donc un grand plaisir.

Le lendemain matin après m'être mis la tête sous le robinet, je pris mes razors et me disposai à me raser. Je me savonnai, puis me frottai les joues — comme le faisait le nègre de sa main huileuse, — afin de rendre plus facile l'œuvre du rasoir. Une fois devant ma petite glace je la trouvai si bonne que je ne pus résister à une tentation bien inoffensive, — à laquelle plus d'un a succombé déjà, je gagerais : — le visage

tout barbouillé de savon, je me fis à moi-même quelques grimaces des plus caractéristiques.

O merveille ! Ces grimaces me sauvaient ! Qu'aperçus-je ? Mes gencives saignaient. Ce n'était pas d'avoir brossé mes dents, cette opération n'était pas encore faite. Je compris immédiatement que mes crachements de sang n'en étaient pas, et que la sensibilité de ma mâchoire était la seule cause de toute cette année de malheur.

Du coup, je bénis mon rasoir, le nègre, sa main huileuse, surtout ! N'était-ce pas au dégoût que m'inspirait cette main, que je devais le cadeau de ma femme ; car elle connaissait ce dégoût depuis longtemps.

Je m'habillai prestement et courus chez mon ami Micmac, un des meilleurs agents d'assurances connus. J'entraî dans son bureau comme une bombe et lui sautai au cou. Pour me faire pardonner cet élan auquel ses clients ne l'ont pas encore habitué, je lui demandai de me préparer incontinent une police de \$10,000 sur ma vie, police que j'emportai avec moi et que je mis, en arrivant à l'heure du dîner, sous la serviette de ma chère compagne.

Il n'y a pas encore quinze jours de cela et je rengraisse... à vue d'œil.

Maintenant vous dirai-je pourquoi j'avais maigri ? C'est d'un simple et d'un élémentaire ! J'ai découvert cela tout seul depuis et sans effort : Je perdais de mon poids parce qu'au lieu de la vie sédentaire que je menais l'année dernière, je m'étais mis à marcher pendant cinq ou six heures par jour. Aujourd'hui j'en regagne parce que je suis en vacances.

Morale : Méfiez-vous de votre imagination !

FERNAND.

On m'annonce au dernier moment que les Compagnies d'assurances se cotisent pour m'élever une statue. Je m'empresse de vous faire part de la nouvelle.

## L'ALBUM DE MARGUERITE

7 juin 1881.

La lecture a décidément pris les formes d'une passion chez moi, je me sens devenir plus sérieuse avec mes livres, le sentiment musical semble se développer en moi ; est-ce une erreur de mes sens abusés ? Cependant, non, tout le monde le dit.

Maintenant, j'éprouve un réel bonheur quand je me rends chez mes parents pour un, deux ou plusieurs jours, car après la joie de se revoir, après les quarante mille questions de mes parents sur ceci, sur cela, sur la bonne sœur P..., sur la savante sœur L..., sur madame la supérieure générale, sur les opinions diverses qu'elles ont semblé se former de moi, après que le bébé de la maison, mon frère de trois ans, m'a bien décoiffée, tirée dans tous les sens, j'ai le droit de lire jusqu'à l'heure du souper, et maintenant je le fais librement, puisque je ne me fais plus prêter de romans en cachette, ni par mon cousin, ni par Marie. Les soirées, par